L'architecture romane des XIe et XIIe siècle dans le décanat de Savoie : les cas de Saint-Pierre de Lémenc et de Saint-Laurent du Bourget-du-Lac

Valérie Delesalle Huvé (Université Grenoble Alpes)
Apolline Troyes (Université Savoie Mont-Blanc)

Même si le terme de décanat, pour définir l'espace savoyard du diocèse de Grenoble, ni celui d'archiprêtré ne sont encore utilisés par les sources du Moyen Âge central, c'est cette dénomination de décanat de Savoie, en tant que zone faisant partie du diocèse de Grenoble aux XIe-XIIe siècles, que nous retenons ici par commodité. Pour la définition géographique de cet espace, nous partons des cartulaires de l'Église cathédrale de Grenoble et, plus particulièrement de l'acte C1[1] listant les redevances de *parata*[2] dues à l'évêque par les différents sites religieux. Ce texte, qui date probablement du début de l'épiscopat d'Hugues de Châteauneuf, recense un total de soixante-dix-huit sites dans la zone du futur décanat, comprenant chapelles, églises et quelques prieurés.

De tous ces sites, seuls trois conservent encore des vestiges médiévaux en élévation dans la partie savoyarde du décanat : l'église paroissiale de Grésy-sur-Isère et les deux prieurés de Saint-Pierre de Lémenc et Saint-Maurice/Saint-Laurent du Bourget-du-Lac. C'est sur ces deux derniers édifices que nous proposons de faire une remise en perspective historiographique. Édifices très modifiés aux époques moderne et contemporaine, ils conservent encore les vestiges des cryptes médiévales. Les deux sites rentrent, par ailleurs, dans le cadre de deux recherches de doctorat en cours[3].

C'est donc en se basant sur les observations historiographiques et les récentes recherches que seront présentées, après un bref rappel historique, les chronologies aujourd'hui retenues pour les deux édifices, pour, ensuite, présenter plus en détails les parties médiévales conservées. Ce panorama permet de souligner l'importance de l'étude du bâti dans le cadre de la réflexion plus globale de la conservation du patrimoine monumental médiéval, sa mise en valeur et sa restauration.

---

[1] Marion J., *Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble : dits cartulaires de saint Hugues*, 1869, p. 189.

[2] Une sorte de redevance due à l'évêque lors de ses déplacements sur les sites religieux dépendant de son évêché.

[3] Valérie Delesalle Huvé, *Écrire, restaurer, conserver et transmettre un passé millénaire. Le cas des cryptes alpines sur la route du Petit-Saint-Bernard*, Université Grenoble Alpes, sous la direction de Laurence Rivière Ciavaldini et Pierre Martin ; Apolline Troyes, *Paysage des montagnes et monuments : recherche sur l'architecture religieuse de l'ancien diocèse de Grenoble (IXe-XIIe siècle)*, Université Savoie Mont Blanc, sous la direction de Laurent Ripart et Pierre Martin.

Le site du Bourget-du-Lac

Traversé par de nombreuses voies transalpines, le territoire du diocèse médiéval de Grenoble est fortement caractérisé par la circulation, et ce depuis l'Antiquité. Le site du Bourget se situe sur le passage vers Rome par le col du Chat et les stations de Lémenc et Yenne. Au Moyen Âge les voies de circulation ne subissent pas beaucoup de changement et un péage se met en place au Bourget. Aujourd'hui, on propose de voir le développement principal du bourg à partir du XIe siècle avec l'installation clunisienne et son amplification avec la construction du château comtal au XIIIe siècle.

Plus particulièrement concernant le prieuré de Saint-Maurice, si on laisse de côté la fondation miraculeuse vers 1030 par l'abbé Odilon, on retrouve un acte de fondation du prieuré, qui, comme l'a déjà présenté Laurent Ripart[4], est une forgerie « sincère » du XIIIe siècle. On y retrouve une cession par Humbert aux Blanches Mains d'une église dédiée à saint Germain, sur le mont du Chat et trois manses à la Matassine, près du Bourget. Le premier « vrai » document qui mentionne un prieuré au Bourget date de 1058 et il s'agit d'une bulle papale accordée à Cluny et mentionnant une *cella* dans le lieu de *Burgum*. Le terme de *cella* est ici assimilé à un « prieuré » et c'est d'ailleurs la première fois où Le Bourget apparaît sous la nomination de *burgum*, alors qu'avant il était identifié par *burgetum*, ce qui montre qu'à cette époque le site est déjà sensiblement développé. Ensuite, faisant partie de l'ancien diocèse de Grenoble, l'ecclesia *Burgeto* est mentionnée dans la liste des redevances de *parata* déjà mentionnée.

En ce qui concerne les dispositions architecturales médiévales, nous pouvons nous baser sur quelques évocations dans les visites pastorales. Nous avons également les visites de l'ordre de Cluny, qui commencent dans la première moitié du XIIIe siècle et qui permettent d'avoir quelques indices sur l'état matériel des établissements. Cependant, de manière générale, les indications plus ou moins précises sur les dispositions architecturales ne commencent, dans ces textes de visite qu'à partir du XVe siècle. Nous pouvons tout de même restituer les grandes étapes de reconstructions et travaux de remaniements des édifices, ce qui permet de mieux saisir l'authenticité des vestiges.

L'ensemble prieural et les chronologies retenues

De toutes les approches du site du Bourget, nous pouvons retenir notamment les premières propositions de datation par l'érudition du siècle dernier, ainsi que des sondages archéologiques

[4] Professeur d'histoire médiévale à l'Université Savoie Mont Blanc, intervenu sur le sujet de la fondation du prieuré du Bourget à l'Académie de Savoie le 15.05.2024, dont nous reprenons ci-dessous quelques éléments résumés.

pratiqués dans la crypte dans les années 1970. Une thèse de Doctorat est en cours par Axelle Janiak qui porte surtout sur le jubé médiéval, et un mémoire de Master a été réalisé dans les années 1990 par Valérie Viscusi qui a fait du site du Bourget un cas d'étude d'un prieuré en Savoie. C'est en nous basant essentiellement sur les résultats de ces études précédentes que seront résumées ci-dessous les chronologies retenues aujourd'hui pour le prieuré, son église et la crypte.

Aujourd'hui, notamment grâce à l'étude de Valérie Viscusi qui a apporté beaucoup d'informations sur la chronologie du cloître, on retient un premier état avec la crypte et l'église des XIe-XIIe siècles. Ensuite, la construction du prieuré est datée du XIIIe siècle : on aurait donc un second état auquel correspond la construction d'un nouveau chœur de l'église et l'installation du portail d'accès au cloître au nord de son aile orientale. La datation de l'abside et de la travée droite repose notamment sur les critères stylistiques, comme les bases des supports et les chapiteaux. C'est aussi de ce XIIIe siècle que daterait le jubé qui séparait l'espace des fidèles de celui des clercs. Un troisième état correspondrait aux XIVe-XVe siècles. Cette période est, en effet, mieux renseignée par les sources que les précédentes. On peut remarquer qu'à partir de 1324, nous avons de plus en plus de mentions de dégradations de bâtiments. Vers le milieu ou la fin du XIVe siècle un incendie détruit les bâtiments prieuraux presque complètement. Ainsi, globalement nous pouvons établir une importante campagne de travaux dans le cloître à la fin du XIVe siècle, donc après l'incendie, qui correspondrait à la galerie orientale, conservée à l'étage, le reste correspondant à une reconstruction, en partie en sous-œuvre, du XVe siècle.

Nous avons encore du mal à évaluer les dommages subis par l'église lors de l'incendie et les travaux qui l'ont suivi. Cependant, le principal chantier de reconstruction de l'église est à situer au XVe siècle, sous le prieur de Luyrieu. Lors de ces travaux, les dispositions générales de l'église ne semblent pas avoir été modifiées. Le seul élément rajouté est constitué par les chapelles latérales au nord de la nef. Mis à part cette adjonction, c'est à cette époque qu'on reconstruit entièrement la voûte, puis on remet quelques éléments au goût du jour, notamment avec la reprise partielle des piliers et le renouvellement du mobilier. Plus concrètement, ce sont les textes qui nous renseignent sur ces quelques éléments de modifications. La visite pastorale de 1458 indique que la nef, écroulée en 1443, vient d'être refaite. De ce fait, on remplace les voûtes et on retaille les piliers de la nef : les angles des dosserets sont retaillés et certains chapiteaux sont polis pour supprimer le décor feuillagé. Les voûtes d'ogives reprennent les dispositions du XIIIe siècle, mais les ogives elles-mêmes sont reprises.

Si on poursuit la chronologie, en 1582 le prieuré, en déclin, est passé aux jésuites de Chambéry. La Révolution va transformer l'église prieurale en paroisse et le clocher que nous voyons aujourd'hui date du XIXe siècle. Par ailleurs, en plus de la démolition du jubé en 1825, une tour, qui s'élevait au chevet, est démolie et on construit la façade actuelle remplaçant une ancienne façade, qui était précédée par un clocher-porche (d'après l'ancienne iconographie). Cette façade, telle que nous la voyons aujourd'hui, est donc le résultat des travaux de 1886.
Le classement de l'église et de sa crypte au titre des Monuments historiques intervient le 23 août 1900, le classement du cloître en 1910 et, enfin, l'inscription du prieuré dans sa totalité, avec le jardin et la cour de service attenante en 2006. Ces différentes protections, qui vont être accompagnées des études par relevé en plan et en élévation de l'édifice et des travaux de restaurations, constituent les premières approches patrimoniales avec une réflexion sur l'authenticité des vestiges et les stratégies de mise en valeur.

Les vestiges médiévaux : la crypte

Si les modifications du XVe siècle ne transforment pas profondément les dispositions de l'église, les parties les plus anciennes sont donc, comme on l'a vu, l'abside et la travée droite du chœur, qui sont globalement dans leur état du XIIIe siècle. Cependant, la seule partie qui semble relever de la première église est sa crypte[5].
Dans le cas du Bourget, la crypte est de type « crypte-halle », qui est un type de plan d'une crypte qui se termine généralement par une abside à l'est. La différence ici est la présence d'une niche ou d'une petite contre-abside à l'ouest. La crypte présente donc deux absidioles opposées et trois vaisseaux, séparés par des arcatures qui retombent sur quatre supports, parmi lesquels on retrouve des remplois de couvertines antiques. Le vaisseau central est couvert par une voûte en berceau, cette dernière étant contrebutée par les deux demi-berceaux des vaisseaux latéraux. L'autel est situé dans l'abside orientale, tandis qu'une *fenestella* est percée dans la contre-abside ou niche occidentale, donc directement sous le chœur de l'église situé au-dessus. Cette *fenestella* devait permettre, à l'origine, soit un contact visuel soit celui abstrait avec la ou les sépultures privilégiées de la crypte, ou des reliques. L'accès à la crypte se faisait à l'origine par deux escaliers rectilignes, au nord et au sud.
Aucun acte de fondation, ni d'autres textes des premiers siècles d'existence du prieuré, ne mentionne la présence d'une crypte. Sa première mention date des visites pastorales de l'évêque

[5] Nous mettons de côté la question du mur nord de la nef, car une étude du bâti plus détaillée serait nécessaire pour en proposer une chronologie quelconque.

de Grenoble de 1458 qui indique sa « restauration », sans qu'on puisse connaître la portée exacte des travaux.

Lors de la restauration de la crypte en 1977 une courte intervention archéologique est programmée. Cette intervention a consisté en un relevé en plan et en coupe de la crypte et une analyse rapide des maçonneries. Quelques sondages ponctuels ont été réalisés et ont permis de confirmer le remploi de plusieurs éléments gallo-romains intégrés aux murs et comme supports d'arcature. L'interprétation qui a été donnée précédemment à ces remplois est la persistance du lieu de culte : on a supposé en effet que la crypte a été construite à l'emplacement d'un temple dédié au dieu Mercure, d'après l'inscription d'un remploi qui en porte la dédicace. Un sondage pratiqué dans l'abside orientale a, toutefois, écarté l'hypothèse de la réutilisation de murs d'un édifice plus ancien et a confirmé l'homogénéité des maçonneries. L'analyse des maçonneries a permis de proposer une reprise de l'ensemble des voûtes de l'absidiole occidentale lors de la construction du chœur gothique, donc plutôt au XIIIe siècle.

Si, à l'origine, les deux escaliers d'accès ont été rectilignes, ils ont subi des remaniements au cours des siècles. L'escalier sud a d'abord été modifié en faisant un coude pour ensuite accéder à la crypte. L'escalier nord a, dans un premier temps été détourné vers le clocher, puis, à la suite de restaurations menées par les Monuments historiques, il a retrouvé ce qu'on suppose être son ancien tracé, donc un tracé rectiligne.

Le sol primitif a également pu être découvert lors des sondages : composé de tuileau, il est conservé sur la presque totalité de la surface de la crypte. Ce qui est le plus intéressant, c'est qu'un sol présentant les mêmes caractéristiques a été découvert à l'extérieur de l'abside occidentale, en avant de la *fenestella*. Ce sol extérieur à la crypte est situé à environ 70 cm en-dessous du sol actuel de la nef. Cette découverte a permis d'identifier l'existence de l'ancienne nef et, surtout, de supposer que dès le départ, la crypte a été conçue en lien avec une église au chœur surélevé.

L'abside occidentale, exception faite de ses voûtes, est aujourd'hui, avec sa *fenestella*, dans ses dispositions d'origine, tandis que l'absidiole orientale a subi d'importantes modifications au XVe siècle : elle reçoit une baie axiale et des niches latérales à cette époque.

Enfin, le percement des ouvertures nord-est et sud-est, ainsi qu'un banc, dont le négatif court le long du mur de la crypte, ne semblent pas faire partie du plan d'origine, mais ils n'ont pas pu être datés. Cependant, les deux baies à double ébrasement nord et sud, devaient être là dès l'origine, car elles éclairaient l'arrivée depuis les deux escaliers d'accès.

Plus globalement, l'historiographie propose de dater la construction de la crypte du XIe siècle ou autour de l'an mil, avec plusieurs modifications postérieures. La séparation de la crypte en trois vaisseaux est attribuée à l'époque de la construction de la première église haute. Enfin, le voûtement de l'absidiole occidentale est proposé comme plus large et plus bas à l'origine. La datation repose notamment, en plus des sources, quoique peu précises, sur la comparaison avec le même type de cryptes dans l'arc alpin, notamment, dans la région, avec celles de Saint-Martin d'Aime, de Saint-Jean-de-Maurienne ou de Moûtiers. Aujourd'hui, on appuie cette datation avec les quelques données archéologiques et les analyses des maçonneries et de l'architecture, qui permettent d'établir cette chronologie relative.

A travers ces données, on comprend l'importance de la lecture du bâti, conjuguée avec les données historiques et celles stratigraphiques, pour mieux saisir les chronologies des constructions. Une étude comme celle qui a pu être menée pour le prieuré, dont les chronologies sont mieux connues, permettrait peut-être de déceler des éléments médiévaux conservés dans les murs de la nef et de comprendre les relations entre les différentes parties de l'église.

La crypte de Saint-Pierre de Lémenc à Chambéry

Les sources légendaires

Comme pour beaucoup d'édifices de cette période, les sources anciennes sont rares, et souvent soumises à caution. La plupart relèvent plutôt de légendes, transmises à travers les générations qui ont souvent pour objectif de rattacher les édifices à des origines anciennes prestigieuses. Ainsi, l'abbé Rochex, auteur de *La gloire de l'abbaye et vallée de la Novalaise* de l'abbaye éditée en 1670, propose que l'église Saint-Pierre de Lémenc devrait ses origines à l'apôtre saint Barnabé et aurait même été construite du vivant de saint Pierre. Pour le chanoine Jean de la Mure, auteur d'une *chronique de l'abbaye d'Ainay*, la fondation du prieuré de Lémenc par des moines de l'abbaye lyonnaise daterait de 546. Cette légende était parait-il relatée dans un missel, imprimé à l'abbaye d'Ainay en 1531, mais malheureusement aujourd'hui disparu. Selon ce texte, l'abbé d'Ainay, Anselme, à la suite d'une vision, aurait envoyé deux moines « en un désert situé en un lieu inhabitable, qui s'appelle le mont Lémant ». Ce récit relève très probablement de la légende. L'existence même de l'abbaye d'Ainay n'est pas attestée à cette date.

Les données historiques

Trois documents du Moyen Âge central mentionnent l'existence du site, mais comme tous les écrits de cette période, ils sont à prendre avec beaucoup de précautions[6].

Lothaire II, par un acte signé au palais d'Aix-la-Chapelle le 17 janvier 866 ou 867, fait don à son épouse répudiée Thiberge (ou Theutberge), de ses *villae* de Lémenc et d'Aix-les-Bains « avec leurs maisons et autres édifices, terres, vignes, prés et bois »[7]. Cette mention ne donne que peu de détails sur la nature exacte des bâtiments et ne nous permet pas de confirmer l'existence d'un édifice religieux sur ces terres. En 1016, le roi de Bourgogne Rodolphe III donne à son épouse Ermengarde un territoire considérable comprenant notamment des terres situées à Aix et à Lémenc « *cum suis appendicis*[8] ». Un troisième acte daté de 1031[9] relate une donation faite à l'abbaye bénédictine d'Ainay par Rodolphe III et par la reine Ermengarde d'une « *villa que vocatur Lemensis* » et le texte précise que « l'abbé Gérald [...] a envoyé des moines à Lémenc chargés d'y intercéder le ciel avec assiduité pour eux et pour leurs prédécesseurs ».

Le contexte archéologique

Le site de Lémenc est connu dès l'Antiquité comme étant une *statio*, une ville-étape située sur la voie consulaire qui relie Milan à Vienne et Lyon en passant par le col du Petit-saint-Bernard[10]. Cette occupation antique, connue de longue date, a été confirmée par des fouilles réalisées de mai à juillet 2020 et qui ont mis au jour les vestiges de l'ancienne *statio* de *Lemencum* quelques centaines de mètres en contrebas de l'église[11]. Dans les années 1860, des éléments d'une statue monumentale représentant Mercure avaient été découverts autour de l'édifice religieux[12].

---

[6] Ces actes sont publiés dans Trépier (F.), *Recherches historiques sur le décanat de saint André : pièces justificatives*, Chambéry 1886.

[7] Muratori (L. A.), *Antiquitates italicae medii aevi*, tome 2, Milan, 1739, col. 121-122. L'acte est daté du 16 des calendes de février et de la onzième année du règne de Lothaire II. Il s'agit du 17 janvier 866 ou 867.

[8] « avec ses dépendances », il faut comprendre par cette locution avec les bâtiments qui sont construits sur ces terres.

[9] L'abbé Trépier avait proposé pour ce document la date de 1029. Les travaux de François Demotz et Laurent Ripart ont permis de modifier cette date. En effet, l'acte comporte le *signum* de l'évêque Léger de Vienne dont l'épiscopat commence entre le 3 novembre 1030 et le 2 octobre 1031. De plus l'évêque de Lyon Burcard n'apparait pas sur le document ce qui est surprenant pour une donation aussi importante à une abbaye située sur son territoire épiscopal. L'acte pourrait être postérieur au décès de Burcard intervenu le 22 juin 1031. Il pourrait être daté entre le 22 juin 1031 et le 2 octobre 1031.

[10] Elle est renseignée sur la Table de Peutinger et sur l'Itinéraire d'Antonin.

[11] Ces fouilles de sauvetages ont été réalisées par la société Archéodunum lors de la construction d'un parking rue du Dr Desfrançois.

[12] Il s'agit de deux doigts et d'un caducée qui sont à l'heure actuelle conservés au Musée savoisien à Chambéry.

La vocation funéraire du site de Lémenc est également attestée depuis l'Antiquité. Des fouilles réalisées par l'Académie de Savoie au XIXe siècle, avaient mis au jour un ensemble cimetérial composé d'urnes funéraires et de nombreux sarcophages d'époque romaine et mérovingienne.
En 2015, des fouilles de diagnostic préventives ont eu lieu en contrebas de l'église lors de la création de jardins ouvriers. Plusieurs sondages ont été réalisés et l'un d'entre eux a mis au jour les substructions d'un petit édifice à abside. Sa construction orientée tend à laisser penser qu'il pourrait s'agir d'un édifice lié au culte avec une nef unique terminée par une abside semi-circulaire. Les éléments recueillis n'ont cependant pas permis de proposer une datation fine de la construction.

L'architecture

L'église du XIe siècle a aujourd'hui en grande partie disparu. Des vestiges sont cependant visibles dans les soubassements de l'église actuelle. C'est probablement à la suite de l'incendie du clocher le 8 septembre 1445 que sa reconstruction est envisagée. Les travaux débutent en 1490 et l'église est achevée en 1513. La crypte, épargnée par l'incendie a cependant été agrandie vers l'est à cette occasion afin de supporter le nouveau chevet pour lequel elle sert de soubassement. Elle a été classée au titre des Monuments historiques sur la liste de 1900.
La crypte est composée de trois espaces distincts : une rotonde occidentale prolongée par une nef tripartite et à l'est, l'abside construite au XVe siècle[13].
La rotonde est certainement la partie la plus anciennes de la crypte. Elle s'organise autour d'un édicule central de plan hexagonal. Six colonnes de molasse surmontées de chapiteaux sculptés supportent une coupole avec une clé de voûte en forme de pendentif[14]. Cet espace est entouré par un déambulatoire voûté en berceau annulaire. Le mur externe de la rotonde donne naissance à quatre absidioles de plan semi-circulaire. Les deux absidioles occidentales accueillent les escaliers qui permettent l'accès à la crypte. Le mur occidental de la rotonde a une forme de grand arc circulaire percé, dans l'axe de la crypte, par une ouverture en forme d'*oculus* placée à 1,50 mètres de hauteur par rapport au sol. L'ouverture est constituée d'une pierre de forme rectangulaire dans laquelle est percée une ouverture circulaire (probablement un élément de chancel d'époque carolingienne utilisé en remploi). L'ouverture présente une face lisse du côté

[13] Pour une étude plus détaillée de l'architecture de la crypte voir : V. Delesalle Huvé, *La crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc (Chambéry), étude documentaire et archéologique*, mémoire de Master 2 sous la direction de P. Martin, 2 vol., Grenoble, Université Grenoble Alpes, 2019.
[14] Ce type de sculpture rappelle certains ornements funéraires romains en pierre. Il reste cependant difficile de savoir s'il s'agit ici d'un élément utilisé en remploi.

de la crypte et décorée, sur sa face occidentale, par des motifs d'entrelacs. Si l'on ajoute à cela qu'à l'ouest de l'ouverture on distingue un niveau de sol situé au même à la base de l'*oculus*, tout laisse à penser qu'il s'agit d'une *fenestella* en lien avec l'église du XIe siècle.

La fonction initiale de la rotonde a, dès le XIXe siècle, fait couler beaucoup d'encre. Certains érudits défendaient alors la thèse d'un baptistère isolé, alors que d'autres penchaient plus pour une construction à vocation mémorielle. La découverte de l'*oculus* en 1972 (alors qu'il était auparavant muré) montre que cet espace a été construit pour être vu depuis l'extérieur de la rotonde et avait certainement pour vocation l'exposition de reliques. Il pouvait alors s'agir d'un édifice indépendant[15] ou bien d'une rotonde occidentale qui prolongeait le chevet de l'église romane. Des fouilles dans la nef de l'église actuelle permettraient probablement d'en connaitre plus sur les dispositions exactes de cet édifice.

La rotonde se prolonge à l'est par une nef à trois vaisseaux qui lui est très probablement postérieure. En effet, les trois absidioles les plus orientales de la rotonde ont été percées par les trois vaisseaux de la nef centrale de la crypte. De nombreuses irrégularités dans les maçonneries de cet espace révèlent des contraintes lors de son édification, probablement liées à des constructions préexistantes. Cette partie de l'édifice est recouverte d'un enduit blanc et de peintures[16] qui gênent l'étude du bâti.

Plus à l'est, on retrouve l'abside construite au XVe siècle dont le plan est parfaitement le même que celui du chevet de l'église haute auquel elle sert de support. L'espace est composé de trois vaisseaux qui se développent sur trois travées, formant neuf compartiments voûtés d'ogives qui retombent sur des colonnes hexagonales. Les chapiteaux de ces colonnes représentent des personnages dont les visages sont tournés vers la rotonde. La partie la plus orientale de la crypte abrite une Mise au tombeau qui aurait été déplacée dans l'église de Lémenc à la fin du XVIIIe siècle[17].

Conclusion

Ces deux exemples montrent bien la diversité architecturale qui peut exister sur un même territoire et en des périodes de construction très proches. Les sources textuelles sont bien souvent laconiques pour ce qui concerne les édifices bâtis autour de l'an Mil et sont à aborder

---

[15] Cette hypothèse a été proposée par É. Brocard dans un article : « La *Memoria* de l'église Saint-Pierre de Lémenc », *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 8e série, t. 1, 2000, p. 273.

[16] Le décor peint, qui date probablement du début du XVIe siècle, représente des personnages identifiés comme des vertus et des prophètes.

[17] Sa présence dans la crypte est mentionnée dans la visite pastorale de 1829.

avec beaucoup de précaution, la plupart des documents étant souvent des faux au service d'une histoire souvent idéalisée des édifices. L'archéologie du bâti, qui permet d'établir une chronologie relative des différentes étapes de construction est souvent difficile à mettre en œuvre pour des motifs pratiques d'accès aux édifices, mais également en raison des restaurations et modifications, souvent difficiles à identifier et qui excluent l'étude précise des maçonneries. La compréhension des stratégies de restaurations contemporaines et les études architecturales réalisées dans le cadre de ces chantiers sont des éléments précieux pour analyser l'authenticité des vestiges et constituent souvent les premières approches d'études architecturales. Témoins d'une pluralité des influences, les solutions architecturales et décoratives de ces édifices sont autant de potentiels indices chronologique, qui manquent cependant cruellement d'une étude archéologique méthodique.

Dans les deux exemples présentés, les cryptes, paraissent être les espaces les moins modifiés et les plus représentatifs de la construction d'origine. Elles ont cependant connu plusieurs campagnes de modifications qui sont aujourd'hui mal connues et surtout mal documentées. La présence de *fenestellae* dans les deux cryptes étudiées montre le lien étroit entre l'église haute et la crypte, notamment au moment de la construction. Dans les deux cas, l'église avait un chevet surélevé, situé au-dessus de la crypte et les *fenestellae* permettaient une communication entre les deux espaces. Cette relation, intégrée dans les dispositions architecturales, reflète la circulation liturgique concrète et le lien spirituel entre la nef des fidèles et les zones orientales plus sacrées et davantage cloisonnées. Cette organisation, que l'on retrouve dans plusieurs édifices savoyards (Saint-Martin d'Aime, Saint-Pierre de Moûtiers ou Saint-Jean-de-Maurienne) n'est cependant pas une spécificité de l'architecture du décanat, mais serait plutôt représentative de l'art de bâtir mis en œuvre dans l'occident médiéval dès le début du XIe siècle.